

## PREMIÈRE HOMÉLIE

Sur le retour de Jean à Constantinople, après son excursion en Asie.

Moïse, ce grand serviteur de Dieu, ce premier des prophètes, cet homme qui voyage à travers les flots et bouleverse les airs, qui nourrit tout un peuple, cet enfant que sa mère abandonne et que recueille la fille de son persécuteur, ce sage nourri par des mains étrangères, dans les palais de l'Egypte, mais dont la conversation est dans les cieux; celui dont les mains érigent le plus magnifique des trophées, ce grand homme, cet incomparable législateur, après s'être éloigné de son peuple pendant quarante jours, le retrouve faisant des idoles et se livrant à des cris séditionnels. Pour moi, ce n'est pas pendant quarante jours ni même cinquante, mais pendant plus de cent que je me suis éloigné de vous, et je vous retrouve pleins d'une sainte joie, pratiquant une philosophie sublime, persévérant dans la crainte de Dieu. Suis-je donc plus grand que Moïse ? Loin de moi cette pensée; le dire serait une extrême folie. Cela ne s'explique que par la différence des deux peuples. Voilà pourquoi, lorsque le Prophète descendit de la montagne, il adressa les plus vifs reproches à son frère Aaron, de ce que, au lieu d'arrêter la sédition du peuple, il avait pactisé avec la révolte et l'idolâtrie. Plus heureux que Moïse, je vous dois à mon retour et des éloges et des couronnes. La prévarication, en effet, appelait de toute nécessité l'accusation et la flétrissure; tandis que la fermeté dans le bien mérite une haute approbation, a droit à des couronnes. Aussi, quoique mon absence se soit prolongée, je n'en ai pas de regret; j'avais confiance dans la force de votre charité et dans l'intégrité de votre foi; je savais que l'Eglise mon épouse était inébranlable dans sa chasteté, comme le sont, même dans le monde, les femmes vertueuses. Quand un homme doute de la vertu de sa femme, quand il lui connaît les mauvais penchants, il ne souffre pas même qu'elle regarde hors de sa maison; et si, par hasard, il est forcé de faire un voyage, il se hâte de revenir, aiguillonné qu'il est par les pointes du soupçon : celui qui sait, au contraire, quelle est la sagesse et la pureté de sa femme, ne craint pas de prolonger son séjour au dehors; il a laissé pour sauvegarde de la sainteté du foyer, les mœurs mêmes de sa femme.

Voilà ce dont nous avons fait l'expérience, Moïse et moi : lui, comme il avait pour épouse l'incorrigible synagogue, il la retrouva coupable d'infidélité après une courte absence, et Dieu lui-même lui disait : «Lève-toi, descends, parce que ton peuple est déjà tombé dans l'impiété.» (Ex 32,7) Moi, aucun ordre semblable ne m'a été donné; je suis tombé quelque temps malade; mais, loin de concevoir aucune inquiétude à votre sujet, c'est de vous-mêmes que j'ai attendu ma guérison. En effet, «ce ne sont pas les bien portants, ce sont les malades qui ont besoin de médecin.» (Mt 9,12) Si je me suis un peu retardé dans ma course, cela n'a pas tourné à votre détriment; il en est plutôt résulté pour vous un progrès dans le bien; les abus que j'ai corrigés, non par moi-même, mais comme un faible instrument de la grâce divine, c'est votre honneur, c'est votre mérite. Aussi puis-je à peine contenir mon allégresse et mes transports; je me sens élevé au-dessus de moi-même, je ne puis exprimer la grandeur de ma joie. Que ferai-je donc ? Où trouver des expressions qui rendent ce qui se passe en mon âme ? Je m'en rapporte au témoignage de votre conscience, à ce bonheur que mon retour a fait éclater : c'est là ma couronne, c'est là ma gloire. Si la présence d'un seul homme a pu réjouir à ce point un peuple entier, pouvez-vous comprendre de quelle joie la vue de ce même peuple doit inonder mon cœur ? Le vieux Jacob, en revoyant Joseph, un seul de ses enfants, renaissait à la vie en même temps qu'au bonheur : et moi, je retrouve, non un seul Joseph, mais une innombrable famille, dont chaque membre me rappelle sa vertu. J'ai recouvré mon paradis, bien supérieur au premier : là le serpent avec ses embûches, ici le Christ célébrant ses mystères; là Ève avec toutes ses séductions, ici l'Eglise discernant des couronnes; là le malheureux Adam succombant à la tentation, ici tout un peuple qui demeure fidèle à Dieu; là des arbres aux fruits divers, ici les dons divers de la grâce. Dans le paradis, des arbres sujets à se flétrir; dans l'Eglise, des arbres d'une inépuisable fécondité : dans le paradis, chaque semence donne un fruit toujours le même; mais dans le nouveau paradis, si je trouve une vigne sauvage, j'en fais un plant fécond et suave; la culture change également la nature et les fruits de l'olivier : telle est la terre que je travaille. C'est pour cela que mon cœur déborde et que je suis néanmoins impuissant à vous en traduire la félicité; recevez-en le témoignage, mes bien-aimés, soyez bénis de la manière dont vous avez supporté ma longue absence.

Lorsque vous envoyez un de vos serviteurs remplir une mission et qu'il tarde à revenir, vous lui demandez les causes de ce retard, vous voulez connaître l'emploi qu'il a fait de son

temps : et moi aussi, je suis le serviteur de votre charité, vous m'aviez confié une mission, et mes services étaient payés, non avec de l'argent, mais par la manifestation de votre charité même. Je suis heureux d'en avoir fini avec ma mission; mais je ne désire pas m'affranchir de mon service. Ce service est plus beau pour moi que la liberté, ce service me donne droit de siéger sur un trône de clémence; ce service ne m'a pas été imposé par la nécessité, mais bien par l'amour. Et qui ne se dévouerait de toute son âme à vous servir, vous qui savez si bien récompenser vos serviteurs par la générosité de vos sentiments ? Eussé-je un cœur de pierre, vous l'auriez amolli. Que répondre aux chaleureuses démonstrations avec lesquelles vous m'avez accueilli hier ? Comme vos voix s'élevaient éclatantes et joyeuses vers le ciel ! Vous avez en quelque sorte sanctifié l'air, et de la cité vous en avez fait une église. C'était un grand honneur pour moi; mais toute la gloire en revenait à Dieu. Les hérétiques étaient confondus, l'Eglise était couronnée; car c'est une grande joie pour une mère que le bonheur de ses enfants, et le cœur du pasteur se dilate à voir bondir de joie les agneaux dans la prairie. Mon plus grand bonheur est celui qui m'est causé par vos vertus; j'apprends que vous avez lutté contre les hérétiques, que vous leur avez reproché les altérations qu'ils introduisaient dans le baptême. N'avais-je donc pas raison de le dire ? la femme vertueuse sait tenir à distance les séducteurs, alors que son mari est absent, chasser les loups de la bergerie en l'absence du pasteur. Les matelots ont sauvé le navire sans le concours du pilote, les soldats ont remporté la victoire sans leur général, les disciples ont rapidement avancé sans leur maître, les enfants se sont montrés forts sans leur père. Mais que dis-je, non, ils n'étaient pas séparés de leur père; car vos progrès sont ma joie, votre gloire est ma couronne.

Je vous entends me dire : Nous eussions désiré célébrer la Pâque avec vous. Je vais donner satisfaction à votre charité, puisque déjà par votre aspect vous avez dissipé toutes les colères. En effet, si le père du prodigue pardonna soudain à son enfant en le voyant reparaitre; si, bien loin de le punir, il l'embrassa avec tant de tendresse; combien plus des enfants doivent-ils ainsi traiter leur père ? Je veux cependant vous répondre : Vous eussiez donc souhaité faire la Pâque avec moi ? Rien n'empêche que nous ne la fassions même aujourd'hui. Peut-être m'objecterez-vous : Est-ce que nous pouvons célébrer deux Pâques ? – Non; une seule, mais celle-là souvent. De même que le soleil se lève toujours sans que nous puissions dire qu'il y a plusieurs soleils, puisqu'il n'y en a qu'un se levant chaque jour; de même la Pâque est toujours consommée, et demeure toujours la même en se renouvelant sans cesse. Nous ne ressemblons pas aux Juifs, nous ne sommes pas les esclaves d'un lieu ou d'un temps, depuis que la voix du Maître nous a revêtus d'une forme nouvelle. «Toutes les fois, dit-il, que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.» (I Cor 11,26) Cette mort du Christ, nous l'annonçons encore aujourd'hui. Mais la fête est passée. – Non, elle dure encore. Il y a fête partout où triomphe la charité, et, pour ma part, quand je retrouve mes enfants dans la joie, je célèbre la plus belle des fêtes : l'âme de cette fête, c'est la charité. «Dieu, dit un apôtre, a tellement aimé le monde, qu'il a donné pour lui son fils unique.» (Jn 3,16) – Mais beaucoup, me dites-vous, ont été baptisés en votre absence. – Et qu'importe ? La grâce n'a rien perdu, le don de Dieu ne souffre pas de défaillance; si je n'étais pas là lorsqu'ils ont été baptisés, ils ne l'ont pas été sans que le Christ fût présent. Est-ce donc l'homme qui baptise ? L'homme étend la main; mais cette main est l'instrument de Dieu. Ne doutez pas de la grâce, mon bien-aimé, c'est de Dieu qu'elle émane.

Pesez bien le sens de nos paroles : Lorsqu'il s'agit d'un rescrit impérial, si vous avez obtenu par vos prières cette lettre sacrée, vous n'allez pas vous demander de quelle plume, de quel papier, de quelle sorte d'encre on s'est servi pour l'écrire; vous n'avez qu'un souci, c'est de savoir que l'empereur l'ait signée. Il en est de même dans le baptême; le papier, c'est votre conscience; la langue du prêtre n'est que la plume; la grâce du saint Esprit est la main qui tient cette plume. Que ce soit donc par moi, ou que ce soit par un autre remplissant le ministère sacerdotal, que vous ayez reçu le baptême, ne l'oubliez pas, nous n'en sommes pas les auteurs, mais simplement les ministres. Paul lui-même n'avait pas une plus haute fonction. «Que l'homme nous regarde, dit-il, comme les ministres du Christ et les dispensateurs des divins mystères ... Avez-vous quelque chose, en effet, que vous ne l'ayez reçu ?» (I Cor 4,1-7) Si j'ai quelque chose, je l'ai donc reçu; et si je l'ai reçu, cela ne vient pas de moi, mais bien de celui qui me l'a donné. Soyez dès lors sans crainte, mon bien-aimé; la grâce divine est toujours parfaite. Le lieu n'y fait rien; que vous soyez baptisé dans cette enceinte, dans un vaisseau, sur un chemin, peu importe. Philippe baptisa sur la route, Paul dans les cachots; et le Christ sur la croix fit de ses blessures un baptême pour le larron, qui mérita sur l'heure de voir s'ouvrir devant lui les portes du ciel.

Je vous fais connaître la cause de mon bonheur et de mon allégresse; c'est vous dire aussi que je réclame encore vos prières, ces prières qui m'accompagnaient au départ comme au retour, et qui m'ont procuré deux fois une heureuse navigation : vous étiez avec moi lorsque j'entrai dans le navire, vous étiez avec moi lorsque je m'éloignai de vous, tout comme vous êtes avec moi dans la ville et dans l'église; si nous étions séparés de corps, nous demeurions unis par la charité. Votre assemblée m'était présente pendant que je traversais la mer, et je tressaillais d'espérance. Telle est la charité et telle est sa grandeur qu'elle ne connaît pas de limite. En entrant dans une église, en me tenant au pied des autels, en offrant à Dieu mes prières, je disais : Seigneur, conservez l'Eglise que vous m'avez confiée. J'en suis absent de corps; mais là est toujours présente votre miséricorde, elle qui m'a conduit ici et qui m'a fait obtenir beaucoup plus que je ne méritais. – Les bénédictions dont il vous a comblés éclatent par la foule même des assistants. Je vois la vigne en pleine floraison; nulle part les épines, nulle part les buissons : je vois les brebis dans l'allégresse, et le loup n'apparaît d'aucun côté. Si parfois on en trouve encore quelqu'un, il change bientôt de nature, il devient brebis. Votre foi et votre charité jettent un si vif éclat, que vous excitez chez les autres une sainte et noble émulation.

C'est le Seigneur qui vous a conservés, c'est le Seigneur qui m'a ramené; dans la maladie j'ai senti le secours de vos prières; ne me refusez jamais ce même secours. Mon voyage est devenu la couronne de votre cité. L'amour que vous aviez pour nous dès le principe frappe maintenant tous les yeux. Tel je suis pour vous étant présent, tel j'étais pendant mon absence. Tandis que je séjournais en Asie pour remettre l'ordre dans les Eglises, ceux qui venaient d'ici ne cessaient de me dire : De quel amour vous avez enflammé cette ville ! Les plus vives affections n'échappent pas d'ordinaire à l'action du temps; la vôtre a grandi de jour en jour. Si mon éloignement n'a pu y porter atteinte, je me persuade qu'elle est plus vive encore lorsque je suis au milieu de vous. Voilà mes richesses, à moi; voilà mon trésor. C'est aussi pour cela que je me recommande à vos prières. Vos prières me sont un rempart, une citadelle inexpugnable. Ne dites pas : Je suis bien faible; comment pourrais-je donc prier pour le ministre de Dieu ? – Ecoutez cette parole de l'Ecriture. «On priait sans interruption dans l'Eglise.» (Ac 12,5) Et la prière de l'Eglise brise les fers de Pierre et donne à Paul un plus vigoureux élan dans la carrière évangélique. La prière éteignit les fournaies enflammées, la prière ferma la gueule des lions, la prière apaisa les tumultes, la prière ouvrit le paradis, la prière ébranla les gonds du ciel, la prière féconda la stérilité, la prière du centurion Corneille pénétra les cieux, la prière fut pour le publicain un principe de justice. C'est aussi la défense que j'implore de vous, la grâce que je vous demande. Et que le Dieu de la gloire, accueillant vos vœux, mette sur mes lèvres des paroles capables de former pour le salut le peuple dont je dois répondre, par le Christ, notre Seigneur, avec qui gloire, honneur, puissance sont à Dieu le Père, en union avec l'Esprit saint, dans les siècles des siècles. Amen.

## DEUXIÈME HOMÉLIE

Qu'il faut recevoir Sévérien

De même que la tête doit adhérer au corps, de même l'assemblée des fidèles doit être en union avec le prêtre, le peuple avec le souverain : comme les rameaux ne sauraient être séparés des racines, ni le fleuve isolé de sa source, ainsi ne faut-il pas que les enfants se séparent de leur père, les disciples de leur maître. Ce n'est pas sans dessein que j'adresse d'abord ces paroles à votre charité : ce que je veux obtenir c'est que vous écoutiez sans agitation ce que je viens vous dire et que mon discours ne soit pas interrompu. Voici le moment de montrer toute votre soumission comme disciples, toute l'étendue de votre affection pour votre père. Soyez ma gloire, ô mes enfants, et placez sur mon front la couronne de votre obéissance; faites qu'on me juge partout le plus heureux des pères, le plus respecté des maîtres, et conformez-vous de la sorte à cette leçon de Paul : «Obéissez à ceux qui vous gouvernent, soyez-leur soumis; car ils ne cessent de veiller pour vous, comme ayant à rendre compte de vos âmes.» (Heb 13,17) Voilà par où je commence, pour qu'aucun de vous n'ait la témérité de résister à mes conseils. Je suis père, et je suis dans l'obligation de donner des conseils à mes enfants; ce que la nature inspire aux pères selon la chair, la grâce de l'Esprit le produit en nous. Je suis père, mais un père qui tremble sur sa famille, au point que je suis prêt à donner mon sang pour vous. Et certes vous ne m'en devez aucune reconnaissance; car c'est la loi de l'Apôtre et le précepte du Seigneur : «Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.» (Jn 10,11) Payez-nous de retour, puisque vous nous êtes attachés par la même affection. Ecoulez plutôt ce que Paul disait : «Saluez Priscille et Aquilas, mes coadjuteurs dans le Christ, eux qui pour me sauver la vie ont exposé leur tête.» (Rom 16,3-4) S'il est beau pour un pasteur de s'immoler pour ses brebis, il n'est pas moins beau pour les brebis de rester unies au pasteur en dépit de la mort. Tant que cette union est inviolable, elles n'ont rien à craindre du loup, je veux dire du diable. Le rempart de la charité est plus fort qu'un mur de diamant. «Un frère secouru par son frère est comme une forteresse que rien ne peut ébranler.» (Pro 18,19)

Ce préambule a pour but, je vous le répète, d'obtenir que vous m'écoutiez avec une entière bienveillance et que personne ici ne manifeste une improbation. Après tout, je viens vous entretenir d'un objet digne de l'Eglise, digne de captiver votre attention; nous vous parlons de la paix. Et quoi de plus conforme au divin ministère du prêtre que de persuader la paix à son peuple ? Aucune contradiction ne peut s'élever en face d'une mission sainte et d'un missionnaire accepté. Nous parlons de la paix, pour laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre, puisqu'il venait pacifier par son sang, non seulement les choses de la terre elle-même, mais encore les choses du ciel, réconcilier le monde inférieur avec le monde supérieur. Nous parlons de la paix, pour laquelle Jésus Christ a souffert, pour laquelle il a été cloué sur une croix et déposé dans le sépulcre, qu'il nous a léguée pour unique héritage, qu'il a donnée pour mur de défense à son Eglise, qu'il a établie parmi nous comme un bouclier contre les traits du diable, comme un glaive pour frapper les démons, comme un port tranquille et sûr pour les fidèles, comme un moyen de propitiation envers Dieu, comme l'expiation de tous les péchés. Voilà donc l'objet de la mission que je viens remplir auprès de vous. Ne couvrez pas mon ministère de honte, n'infligez à ma mission aucune flétrissure, écoutez-moi favorablement, je vous en supplie. Assez de déplorables calamités ont affligé l'Eglise; je cherche la gloire de Dieu, et je ne suis pas partisan des troubles, je ne soutiens pas les séditions. Mais oublions tout cela; arrêtez-vous, rentrez dans le calme, retenez les élans de vos cœurs, mettez un frein à votre colère. L'Eglise n'a déjà que trop souffert; que ses maux aient un terme, finissons-en avec tous les tumultes : rien ne saurait être plus agréable à Dieu, c'est le vœu le plus cher de notre pieux empereur. Il faut obéir aux monarques, surtout quand ils obéissent eux-mêmes aux lois de l'ordre religieux. L'Apôtre a dit : «Soyez soumis aux princes et aux puissances.» (Tit 3,1) Combien plus ne devez-vous pas l'être à un prince religieux et qui travaille pour l'Eglise ?

Et maintenant, si j'ai réussi à disposer vos cœurs en faveur de la mission que je remplis, recevez notre frère, l'évêque Sévérien. Je vous rends grâce d'avoir accueilli ma proposition en applaudissant à mon discours. Je suis heureux de votre obéissance et j'en goûte les fruits, reconnaissant aujourd'hui que j'ai semé la bonne semence. Je me hâte de lier les gerbes de froment. Que Dieu vous accorde la récompense de votre bonté, le prix de votre obéissance. Vous venez d'offrir au Seigneur une véritable hostie pacifique, puisque aucune

agitation ne s'est manifestée quand j'ai prononcé ce nom, et que vous l'accueillez tous avec charité; à peine avez-vous entendu notre parole que vous avez chassé tout ressentiment de votre cœur. Oui, recevez-le, l'âme et les mains ouvertes. Laissez désormais dans l'oubli tout ce qui s'est passé de triste; dans un temps de paix, il faut se garder de réveiller le souvenir des dissensions; faisons qu'il y ait une grande joie dans le ciel, une grande joie sur la terre, et que l'Eglise de Dieu tressaille d'un bonheur spirituel. Ne cessons à l'avenir de prier pour demander que cette paix de l'Eglise soit ferme et durable, ou plutôt éternelle, dans le Christ Jésus, notre Seigneur, avec qui gloire au Père, en l'union du saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

## TROISIÈME HOMÉLIE

Prononcée par Sévérien lui-même, sur la paix, après qu'il eût été reçu par le bienheureux Jean, archevêque de Constantinople.

A l'avènement de notre divin Seigneur et Sauveur, en sa présence corporelle, les anges, menant des chœurs sacrés, adressaient aux bergers ces paroles : «Nous vous annonçons aujourd'hui une grande joie, qui sera celle de tout le peuple.» (Luc 2,10) Empruntant aux anges

leurs mêmes expressions, nous aussi, nous vous annonçons une grande joie : aujourd'hui l'Eglise est en paix et les dissidents frémissent de rage; aujourd'hui le vaisseau de l'Eglise entre dans le port, et la fureur des hérétiques est ballottée par les ondes; aujourd'hui les pasteurs de l'Eglise ont recouvré la sécurité, et ses ennemis sont dans le trouble; aujourd'hui les brebis du Seigneur reposent en sûreté, et les loups se

livrent à des transports frénétiques; aujourd'hui la vigne du Seigneur donne des fruits avec abondance, et les ouvriers de l'iniquité sont dans le dénûment; aujourd'hui le peuple du Christ est exalté, et ses ennemis sont humiliés; aujourd'hui le Christ est dans la joie, et le diable dans le deuil; aujourd'hui les anges tressaillent d'allégresse, et les démons sont couverts de confusion. Que dirai-je encore, est-il même besoin de rien ajouter ? Aujourd'hui le Christ, qui est le roi de la paix, s'avançant avec ce doux cortège, a mis en fuite tous les dissentiments, fait disparaître les divisions et détruit la discorde. Comme le soleil illumine le ciel de sa splendeur, ainsi la splendeur de la paix illumine l'Eglise. Quel précieux trésor que la paix, quel nom suave ! C'est l'inébranlable fondement de la religion chrétienne, c'est le céleste bouclier qui protège l'autel du Seigneur. Pouvons-nous rien dire qui soit digne d'un tel bien ? La paix est le nom même du Christ, selon cette parole de l'Apôtre : «Le Christ, notre paix, de ces deux choses n'en a fait qu'une;» (Ep 2,11) deux choses divisées, non dans la foi, mais par la jalousie du diable.

Or, de même qu'à l'approche du souverain, on dispose les rues et les places publiques, la ville entière se couronne de fleurs et se couvre des plus beaux ornements, de telle sorte qu'on n'aperçoive rien qui puisse choquer les regards du monarque; de même en ce jour, quand s'avance le Christ, le Roi de la paix, faisons entièrement disparaître les traces de nos malheurs: que l'éclat de la vérité dissipe les ombres du mensonge; que toute haine soit reléguée loin de nous, quand resplendit la beauté de la concorde. Dans les tableaux qui représentent l'union des rois ou des frères, on voit souvent l'image de la concorde sous la figure d'une femme qui tient les deux personnages enlacés dans ses bras, afin d'exprimer d'une manière frappante que, séparés par le corps, ils sont unis de sentiment et de volonté. Voilà ce que fait aujourd'hui la paix du Seigneur: elle se place entre nous, elle nous serre dans ses bras et nous presse sur son cœur, pour nous montrer que, dans plusieurs corps, nous ne devons faire qu'une âme. C'est ici, à n'en pas douter, la réalisation de cette parole d'un prophète : «Il y aura un conseil de paix entre les uns et les autres.» (Za 6,13) Hier notre père commun nous entretenait de la paix dans une allocution vraiment évangélique; et nous aussi, disons aujourd'hui quelques mots de la paix. Hier il nous a reçu à bras ouverts en prononçant cette douce parole; et nous venons aujourd'hui, le cœur pleinement dilaté, les mains ouvertes, présenter au Seigneur les offrandes de la paix. Les guerres sont désormais anéanties, c'est la beauté de la paix qui triomphe. Le diable est dans la confusion et tous ses anges sont plongés dans le deuil; la joie règne dans les cieux et les anges fidèles, qui se plaisent dans la possession et le spectacle de la paix, tressaillent d'allégresse. Cette œuvre est un objet d'admiration pour les vertus célestes elles-mêmes; car la source inépuisable en est dans le ciel, et c'est de là que nous vient cette douce rosée qui rafraîchit la terre.

Aussi, quand la terre est le théâtre de la paix, cette paix a sa gloire la plus brillante dans le ciel et son retentissement le plus magnifique; car les anges chantent : «Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.» (Luc 2,14) Voyez l'heureux échange qui se fait entre les habitants du ciel et ceux de la terre ! Les anges là-haut annoncent la paix au monde, et les saints ici-bas louent le Christ, qui est notre paix et qui réside désormais dans les cieux; ils forment des chœurs sacrés en s'écriant : «Hosanna, gloire au plus haut des cieux.» Disons donc, nous aussi : «Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes,» (Mt 21,9), à Dieu qui a humilié le diable et exalté son Christ; gloire à Dieu qui chasse la discorde et consolide l'union. Je vous signale les artifices du diable, artifices qui ne

vous sont pas inconnus : Satan a vu la fermeté de la foi, la stabilité de la vertu protégée par la vraie doctrine, il a vu les fruits abondants des bonnes œuvres: c'est pour cela que sa fureur est allée jusqu'à la démence, qu'il est venu, plein de rage, pour rompre l'amitié, déraciner la charité, semer les dissensions. Mais que la paix du Seigneur soit toujours avec nous, en Jésus Christ, notre divin Maître, à qui la gloire appartient, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.